

NOUS AVONS TOUS BESOIN EN 1962 D'UNE VIE SPIRITUELLE

LE titre du Congrès et celui de cette conférence font pressentir une question qui tour à tour peut paraître une critique ou une autocritique. La liturgie fait ici figure d'accusée : depuis tant d'années, lui dit-on, que vous travaillez à vous renouveler, vous n'avez pas comblé nos besoins. Ou bien elle-même s'accuse : dans mon effort, n'ai-je rien fait d'autre que substituer de nouvelles formes aux anciennes, sans que le fond en soit touché ? De toute manière, manque réel ou apparent, il n'est pas sans profit de poser la question au nom de la vie spirituelle. Ce ne peut être qu'au profit de tous.

Mais pour que le dialogue soit fécond, il faut qu'à son tour la liturgie demande : vous me parlez de besoins spirituels. Que mettez-vous sous ces mots ? Vous ayant entendu, je serai mieux en mesure de dire si je puis y répondre et comment.

Le but de ce premier entretien est de mettre en présence les partenaires. Que chacun dise ce qu'il est et ce qu'il veut. Le dialogue amorcé, il appartiendra au Congrès de le continuer.

En pratique, nous nous tiendrons à trois points :

I. Nous parlons de besoins spirituels. Qu'entendons-nous par là ?

II. En particulier, à notre époque, sous quelles formes se traduit ce besoin ?

III. Enfin, telle qu'elle est aujourd'hui, la liturgie peut-elle y répondre et comment ?

C'est évidemment dans un grand esprit de recherche fraternelle que ces questions sont posées. Le temps est

passé où chacun, délimitant les frontières de son domaine, redoutait les incursions du voisin ou simplement l'ignorait. Nous avons fait l'expérience de ce que, dans l'Église, variété est source de fécondité. Simplement que chacun dise ce qu'il est, dans un dialogue positif et fraternel.

I

QU'ENTENDRE PAR BESOIN DE VIE SPIRITUELLE ?

Beaucoup ont le sentiment d'un manque, mais ils ne savent de quoi. Qu'est-ce au juste que cette vie spirituelle que tous réclament ? Sous peine de discuter à l'infini et d'en sortir plus irrité ou découragé qu'avant, comme il arrive lorsqu'on discute sur des besoins vitaux, mais dont l'objet n'est pas tiré au clair, il faut mettre en lumière les tendances qui s'expriment ainsi de manière confuse.

En fait, nous sommes devant une revendication vieille comme l'Église, comme l'homme lui-même, devons-nous dire. Elle correspond au besoin qu'a tout être, dès lors qu'il prend conscience de lui, de son destin et de ses virtualités, de réaliser personnellement les choses et de les vivre à son rythme propre, soit qu'il se considère comme individu, soit qu'il se voie dans le groupe auquel il appartient. Ce besoin est un besoin de la personne, fondé sur la nature de l'homme.

Comme cette nature n'est pas fermée sur elle, mais transformée par le baptême, la vie spirituelle devient chez le chrétien la mise en œuvre de tout ce qu'il est dans la nature et dans la grâce pour se mieux disposer aux dons de l'Esprit et se mieux laisser conduire par la volonté de Dieu.

Cette manière de définir la vie spirituelle permet de faire deux discriminations. A la différence de la vie chrétienne, qui se situe au plan collectif des institutions et des préceptes (on parle de la vie chrétienne d'une paroisse, d'une contrée...), la vie spirituelle, sans tomber pour autant dans l'individualisme, se situe au niveau de la personne qui vit de ces institutions et de ces préceptes. A la différence d'une doctrine spirituelle qui répond au besoin de l'esprit de

s'exprimer à lui-même de manière cohérente les réalités dont il vit ou voudrait vivre, elle est la mise en œuvre de l'être tout entier dans des réalisations effectives qui l'ouvrent à la réalité. D'où son aspect essentiellement pratique.

C'est tout l'être de la personne qui s'engage dans ce besoin de vie spirituelle. D'abord son intelligence qui demande la lumière et le temps de l'assimiler. Qu'il s'agisse du moine retiré du monde ou du laïc qui s'y mêle, ni chez l'un ni chez l'autre il n'y a de vie spirituelle sans ce besoin de calme et de silence, non pour construire quelque théorie nouvelle, mais pour se donner le temps de digérer les choses, afin d'en mieux vivre. Assurément la prière a une part privilégiée dans cette recherche, mais elle ne l'épuise pas. Elle prend alors facilement l'allure d'une méditation, à l'exemple de la Sagesse qui retourne en son cœur les trésors de la Parole, afin de se les rendre savoureux, vivants et personnels. Son symbole a toujours été, aux divers âges de l'Église, la « cellule », le « désert », la « maison de retraite ». Peu important les moyens. Tous manifestent qu'il ne peut y avoir de prise en main de la réalité, si d'abord l'on n'accepte de se mettre à l'écart.

Mais comment écouter, si le cœur n'est prêt à entendre ? Seul le cœur pur entend Dieu dans le silence. Le cœur troublé y transporte ses soucis et ses confusions. D'où le besoin d'ascèse, c'est-à-dire de l'exercice de notre liberté pour permettre à l'homme de faire la paix avec lui-même, sans être le jouet de ses instincts, de ses sentiments ou de ses remous psychologiques. Cette ascèse varie selon les époques ou les individus, mais il n'est pas sans elle de vie spirituelle possible. D'une manière ou d'une autre, il faut en venir à soumettre à Dieu tout ce que l'on est et, dans un cœur paisible et joyeux, accéder à la vraie liberté.

Ce double élément de retraite et d'ascèse en découvre un troisième : le besoin d'un développement dans le temps. Les spirituels ont parlé d'itinéraires et de montées. N'importe quel chrétien, désireux de vivre sa foi, en fait l'expérience : la vérité ne lui apparaît que peu à peu, dans la mesure où il accepte d'avancer sur une route dont il ne peut d'abord que pressentir les méandres et le terme. Ni les plus beaux exposés, ni la lecture des meilleurs livres, ni davantage un « tapis vert » sur la question ne dispensent

de ce passage dans l'épreuve qui donne l'expérience de ce que l'on croyait un peu trop vite connaître. Aussi le besoin de vie spirituelle ne se satisfait que dans le temps, par un long apprentissage et une perpétuelle adaptation. A toute époque, il requiert — quel que soit encore ici le mot dont on recouvre la réalité — la nécessité d'une formation et d'un dialogue. On se met sous un maître, on s'agrège à un groupe, pour apprendre de ceux qui ont l'expérience la mise en œuvre des moyens de libération personnelle.

Ces trois éléments, on les retrouve dans toute vie humaine qui se veut profonde, intellectuelle, professionnelle, artistique... Appliqués à notre vie la plus intime, ils rejoignent et traduisent le besoin le plus foncier de l'homme, celui de faire l'unité entre lui et les choses.

Ce besoin, inséré dans notre nature, prend pour nous, chrétiens, un aspect nouveau du fait que la réalité totale ne nous est donnée qu'en Jésus-Christ, qui seul réalise l'unité de l'homme, ce qui requiert l'ouverture à l'Esprit. Il nous faut, devant la merveilleuse proposition d'amour qui nous est faite, nous laisser assimiler à Jésus-Christ dans une docilité de plus en plus totale à l'Esprit Créateur, qui modèle en nous cette ressemblance. La vie spirituelle devient une docilité au Saint-Esprit. Notre rôle est de nous prendre librement en main pour nous offrir à son action.

Ainsi l'effort de vie spirituelle, qui demeure le même en son principe et en ses moyens, change de sens. Il n'est plus l'effort héroïque pour se faire et se posséder, effort d'ascèse volontariste et raide, souvent voué au repli sur soi, à l'orgueil ou au désespoir. C'est un effort de docilité et d'amour pour se laisser conduire aux doigts délicats de l'Esprit de Dieu. Il nous y ouvre par la foi, dans un désir de plus en plus grand d'être saisi afin d'être agi par l'amour. L'homme s'y développe, mais dans un ordre nouveau, celui des vertus théologiques.

Désormais, pour être chrétienne, toute vertu doit être marquée du sceau des Béatitudes et grandir dans l'esprit de pauvreté et de désappropriation où l'homme ne cherche à se posséder que pour se donner, à grandir que pour se soumettre. Dans l'Église, toute vie spirituelle est, quelle qu'en soit l'expression, une tendance à la perfection évangélique, continuant la lutte du Christ au désert qui, sans

mépriser le monde, refuse de s'y laisser enfermer. Grâce à elle, l'homme, comme le Christ, est poussé par l'Esprit de Dieu, dont « on ne sait ni d'où il vient ni où il va ».

L'effort de vie spirituelle ainsi défini ne s'oppose à rien, mais nous en avons besoin en tout. Car il ne s'applique pas tant à un objet donné qu'à la manière de le recevoir. Il cherche à purifier cette manière que nous avons de tirer à nous les choses, même les plus saintes et les plus apostoliques, pour nous les approprier. Ainsi il ne se situe pas en dehors ou à côté de la liturgie, mais il permet d'en mieux vivre. Il n'interdit pas l'engagement, mais il assure la justesse de son inspiration. Il ne fait pas fi de la doctrine, mais il n'est pas l'apanage de qui peut spéculer : l'être le plus simple qui se prend lui-même pour se rendre dépendant de l'action de Dieu y voisine avec le plus grand théologien.

Y a-t-il donc autre chose, chez le moine qui s'en va au désert ou chez le militant qui part en retraite, qu'un même désir aux expressions variées de s'unifier en profondeur sous l'action de ces forces qui nous font et nous conduisent, et d'abord sous l'action de l'Esprit de Dieu ? C'est de ce désir d'abord qu'est constitué notre besoin à tous de vie spirituelle.

II

NOS BESOINS SPIRITUELS EN 1962

Seulement, nous sommes des hommes de notre temps : 1962, dit le titre. Ce millésime ne cherche pas à donner un air d'actualité à un sujet de soi intemporel ; il marque que ce besoin de vie spirituelle prend de son insertion nécessaire dans une époque une coloration particulière dont il faut tenir compte.

Mon champ d'observation est ici le monde des retraites. Bien qu'on le dise fermé, il offre une telle variété de sujets et surtout de telles occasions de contacts qu'il en vaut d'autres pour se faire quelque idée de ces appels propres à notre temps.

Certains aujourd'hui sont tentés de croire en baisse le

besoin de vie spirituelle. C'est, à mon sens, juger d'une manière trop étroite. Disons plutôt qu'ils ne retrouvent pas dans son expression actuelle les éléments que leur expérience et leur formation leur avaient appris à respecter. En réalité, le développement de la culture et surtout son extension à tous les milieux ont fait éclater la capacité du moi et appellent un nouveau type qui réponde à de nouveaux besoins. Le chrétien d'aujourd'hui ne nie pas les valeurs de silence, d'ascèse ou de progrès, mais le style dans lequel la tradition les lui livre ne lui paraît plus convenir. La mue extraordinaire que notre siècle connaît demande — et c'est normal — à mettre son empreinte sur notre vie profonde.

Il n'y a donc pas mépris, mais malaise universel. Cet état saute aux yeux chez le prêtre inquiet de sentir un monde en marche qui n'est plus, lui semble-t-il, accordé aux valeurs de son sacerdoce. Il est le fait du laïc qui voudrait vivre dans une Église plus accordée à notre temps. Il atteint aussi les cloîtres dont les membres plus jeunes et plus actifs supportent mal des pratiques reçues du passé, mais dont le lien avec la réalité n'apparaît plus.

Dans cette effervescence, que veulent les uns et les autres ? Ils voudraient accorder cette culture élargie de l'homme avec leur vie spirituelle, en sorte que celle-ci intègre, en les purifiant, ces éléments nouveaux et les épanouisse dans la foi. Ainsi se constituerait une vie spirituelle, traditionnelle dans son inspiration, mais nouvelle dans ses formes, qui serait pour l'homme d'aujourd'hui source d'unité intérieure et de paix dans l'action.

Je n'ai pas l'intention d'analyser pour eux-mêmes ces éléments nouveaux, encore moins de chercher comment ils s'intègrent dans la doctrine traditionnelle. Je veux seulement, à partir des réactions spontanées, recueillies ici et là, faire jaillir les exigences qu'elles manifestent et montrer comment elles constituent les points de départ de cet équilibre spirituel dont notre époque est en quête.

Il pouvait sembler, il y a vingt ans, que tout le souci de la vie spirituelle était enfermé dans le mot de Newman : *Moi et mon Créateur*. Les résonances égocentriques de ce mot font aujourd'hui frémir beaucoup d'oreilles. Gardons-le cependant : il a l'avantage d'insister sur les rapports de personne à personne qui fondent toute vie spirituelle. Mais

ajoutons aussitôt que ce moi a éclaté. Le développement de la science et du monde lui interdit de se penser solitaire. Pour se connaître, il doit découvrir ses attaches, en profondeur et en extension, avec tout ce qui le précède, l'entoure ou le suit, et c'est ce conditionnement nouveau du moi qui crée l'appel que nous essayons d'analyser.

La première dimension qu'il découvre est celle des profondeurs. Personne n'a besoin de faire de fortes études pour être alerté sur ce point. Comment celui qui approfondit sa vie spirituelle n'en serait-il pas inquiet? S'il est vrai que chacun porte en lui le poids de l'hérédité et de l'enfance, et s'il est vrai qu'il est des cas où, accusant un pécheur, il faudrait soigner un malade, comment ne pas s'interroger : où est devant Dieu ma liberté? où se situe mon péché? Qu'est-ce qui dépend de moi? Où est la nature? Où est la grâce?

Ces connaissances, surtout quand elles demeurent imprécises, ce qui est le cas de la plupart, créent un malaise. Quelle est, se demande-t-on, dans le domaine de la prière, la valeur de ces manières de faire, de ces méthodes, que l'on enseigne pour y former? D'une manière générale, puisque la vie spirituelle met en branle l'affectivité d'un être, quel compte tenir, avant de se lancer dans l'aventure, de l'histoire affective de chacun et de son degré de maturité humaine? De fait, tout directeur averti constate sans peine dans des difficultés dites spirituelles des reflets de conflits d'enfance mal liquidés. Autant de questions autrefois ignorées ou traitées empiriquement et qui maintenant s'imposent. Elles réclament que l'effort spirituel soit, non seulement généreux, mais lucide et vrai.

En même temps que la découverte des connexions de notre moi avec le monde des profondeurs, se fait aussi celle des connexions que nous entretenons avec celui de la matière et de la technique. Elle crée de nouvelles exigences spirituelles. Même celui qui n'est pas spécialement formé aux disciplines scientifiques prend, de par les applications dont il est chaque jour le témoin ou le bénéficiaire, l'habitude d'une certaine rigueur positive qui ne se satisfait plus des explications symboliques des vieux auteurs et de leurs développements pieux et faciles. Là comme partout, il réclame un langage simple, dépouillé et précis.

En particulier, il n'admet plus, comme les moines de jadis, de ne voir dans le travail qu'un moyen d'éviter la paresse ou de faire pénitence en cette terre d'exil. Non que, chrétien, il fasse de la terre un paradis : il sait pour le moins qu'elle n'est qu'un passage. Mais précisément, reconnaissant les limites et les dangers d'un monde réduit à la seule technicité, il ne veut pas en éviter l'exigence et le rôle créateur. Volontiers, il attribue à ce travail une valeur rédemptrice. C'est ce que sentent fortement tant de groupements nouveaux qui demeurent en plein monde pour y vivre la vie évangélique dans la sanctification du profane et du technique. Non pas malgré, non pas à côté, mais à travers.

Ce que nous disons de la matière, nous pouvons le dire des événements et de l'action. Aujourd'hui, on ne conçoit la vie spirituelle qu'à travers eux, non malgré ou à côté. C'est peut-être le point où les sensibilités sont le plus aiguës. On ne goûte guère les mises en garde contre les dangers de l'action et les exhortations à être fidèles à l'oraison pour ne pas y succomber. L'action, un danger ! Après tout, la prière mal comprise n'en est-elle pas un autre ? En elle, comme dans l'autre, on peut se chercher, se replier sur soi. On croit atteindre Dieu et l'on ne trouve que la satisfaction personnelle du devoir accompli ou la douceur d'une pieuse rêverie. On refuse, en somme, de fonder une vie spirituelle sur un prudent balancement permettant de ne s'engager à fond en rien, ni dans la prière ni dans l'action, mais de se défendre de l'urgence de l'une par la nécessité de l'autre.

Il y a dans cette manière de voir comme la réaction d'un instinct. On redoute tout ce qui ne paraît pas aller dans le sens des choses, ce « sens de l'histoire » dont on parle tant que l'expression devient un slogan. Mais justement, ce slogan indique la ligne de plus grande pente. Volontiers on reproche à la vie contemplative son intemporalité et son éloignement. On n'en rejette pas le bienfait, mais on la voudrait vécue en plein monde, mêlée au labeur des hommes, comme font les Petites Sœurs ou les Petits Frères du P. de Foucauld.

Pour ma part, j'ai souvent senti cette réaction en abordant avec des retraitants le Fondement des *Exercices* de

saint Ignace. La seule manière de le rendre acceptable est non seulement de le présenter comme une équivalence du récit de la création, un commencement qui engage tout, mais comme l'expression d'une création toujours actuelle, jamais achevée, qui attend pour se parfaire la main de l'homme. Manière de présenter les choses qui n'est contraire ni à la Bible ni à saint Ignace, mais qui assurément répond à l'appel spirituel des chrétiens d'aujourd'hui.

C'est encore ce même besoin qui fonde la révision de vie. Peu importe la manière dont elle est pratiquée. Je ne m'attache qu'à ce qu'elle signifie : la difficulté de concevoir une vie spirituelle coupée de son enracinement humain, des circonstances qu'elle rencontre et du milieu où elle se développe. Ceci est trop connu pour qu'on y insiste.

On le sent, un tel besoin rejoint le précédent. C'est celui de trouver Dieu dans ce monde qu'il nous donne à travailler, avec lequel nous ne faisons qu'un, ce monde de la matière et celui de l'histoire, et qui, aux yeux du chrétien moderne, doit être autre chose qu'une « vallée de larmes ».

Naturellement, ce double besoin demande à se satisfaire dans la communauté des hommes. Ce dernier élément, comme les autres, je ne prétends que l'enregistrer en tant qu'il exprime une exigence spirituelle de notre temps. Une vie spirituelle est soupçonnée de mensonge, si elle ne comporte pas une dimension communautaire.

J'en prends un seul exemple personnel. Que de fois, en commençant les *Exercices* de saint Ignace, j'ai surpris chez le retraitant une réticence ! La solitude que vous demandez, semble-t-il dire, est une exigence dépassée, et cette prière personnelle maintenue à longueur de jour est un relent d'égoïsme périmé. Bien sûr, vient le moment où il découvre que, sans un approfondissement personnel, la dimension universelle qu'il croit tenir est illusoire, mais la réaction spontanée est là. Elle indique les lignes de plus grande pente.

Il ne serait pas mauvais, d'ailleurs, de faire expliquer de quelle nature est cette communauté que l'on réclame. Elle est souvent un milieu naturel et humain, celui de la famille ou du travail, celui d'un groupe où l'on sent la chaleur humaine et où des hommes sont ensemble engagés dans une action. Si l'on creusait le désir de messes com-

munautaires ou de retraites réservées à un milieu spécial, on y découvrirait sous-jacent ce besoin de contacts fraternels et de proximité humaine.

C'est dans le même sens qu'aucune vie spirituelle ne peut paraître indifférente au témoignage rendu dans le milieu. A tort ou à raison, beaucoup et des meilleurs sont mal à l'aise devant des moines qui mènent une vie austère dans d'imposantes demeures et dans une vie régulière, sans luxe, mais confortable. On pense d'instinct qu'on ne peut aujourd'hui avoir de vie spirituelle qu'en communion de sentiment avec tous les hommes, croyants ou incroyants, proches ou lointains, déshérités. Tel prêtre de paroisse ouvrière croit manquer de fidélité à Dieu s'il ne prend pas ses vacances en compagnie du milieu auquel il se consacre.

Dans l'analyse de ces quatre éléments, j'ai insisté sur leur caractère naturel. Qui s'en étonnerait ? Ce n'est pas les déprécier que de voir en eux des appels de la nature. Nous disions dans la première partie que le besoin de vie spirituelle répondait à celui de réaliser son unité dans son être le plus profond. La vie spirituelle ne naît pas tout à coup par un miracle de la grâce ; elle s'insère dans l'homme, et dans l'homme d'aujourd'hui. Ce n'est qu'un premier pas, mais il est nécessaire. Il est normal d'y retrouver les aspirations les plus profondes de notre époque.

Il y aurait, disons-le en passant, grand avantage à mettre ce point en évidence. Cela éviterait des quiproquos et bien des impatiences. Une Supérieure s'irrite d'entendre une jeune religieuse n'avoir à la bouche que l'esprit communautaire, alors que celle-ci est incapable de se soumettre aux règles, qui sont pourtant, dit la Supérieure, expression de vie commune. C'est vrai, mais pour l'instant, cette jeune, quand elle aspire à la communauté, bien qu'employant un langage évangélique, aspire sans en avoir conscience à une communauté d'ordre naturel, fondée sur des rapports humains de travail, de soucis, de réalités concrètes. Elle n'a pas accédé au plan supérieur. Il faut prendre patience et reconnaître ce qui est. Combien de vies demeurent boiteuses parce que les réalités d'ordre naturel n'ont pas été mises à leur place ! Il ne faut ni les nier, ni les redouter, mais les assumer pour aller plus loin. N'est-ce pas

là d'ailleurs une des plus grandes exigences de notre temps : intégrer dans toute notre vie spirituelle toute la réalité naturelle ?

Car un pas doit être fait, indispensable, sous peine de condamner nos aspirations spirituelles à n'être chrétiennes qu'en apparence. Un pas qui est une rupture, la même que celle dont nous parlions dans la première partie. Le moi, qui aspire à l'unité, ne la trouve qu'en se reniant et en se livrant à celui qui peut la réaliser, Jésus-Christ. Chacun doit faire la découverte que ces besoins les plus profonds ne sont comblés que s'il consent, dans le pur esprit des Béatitudes, à se démettre devant la croix.

C'est ici l'étape décisive, « cruciale », peut-on dire, dans la recherche de la vie spirituelle qui convient à notre époque, étape où se rejoignent les chrétiens de tous les âges et de toutes les cultures. Non franchie, les inspirations les plus nobles demeurent douteuses; elle franchie, toutes les audaces sont permises. Elle consiste à continuer, chacun dans la circonstance où il vit, le combat du Christ au désert, en refusant de se laisser enclorre dans nos aspirations les plus légitimes et les plus naturelles. C'est une sorte de reniement de l'ordre naturel à l'intérieur même de son admission, pour n'attendre que de Dieu seul — « Tu ne serviras que lui seul », répond le Christ à Satan — la possession des biens auxquels lui-même nous fait aspirer. Combat le plus austère qui soit, car il porte sur ce que précisément chaque génération ou chaque culture ont de plus précieux, sur cette connaissance qu'aujourd'hui les plus vivants d'entre nous ont des profondeurs de notre nature, de ses connexions cosmiques, de son insertion dans l'histoire, de son appartenance à la communauté humaine. Combat douloureux par lequel est acceptée la purification de ce qui nous tient le plus à cœur et que, comme saint Paul, nous consentons à tenir pour rien en regard de la connaissance de Jésus-Christ.

Bon gré, mal gré, un jour ou l'autre, chacun doit en venir à cette croisée des chemins avec tous ceux qui ont entendu les mêmes appels spirituels. Personne, d'ailleurs, ne peut franchir cette ligne de partage pour le compte d'un autre; l'on y est seul devant la croix du Christ pour révéler devant elle les secrets de son cœur. Partage crucifiant

où se trouvent séparés ceux qui vivaient des mêmes passions et des mêmes désirs. Pour mes frères de race, disait saint Paul, je voudrais être anathème; et cependant cette fidélité aux traditions dont j'ai vécu avec eux, je la tiens pour rien auprès de Jésus-Christ. C'est l'accomplissement de la parole : Je suis venu apporter la séparation au cœur des affections les plus intimes. L'effort que l'homme accomplit, seul ou en société, cesse d'être regardé par lui comme un absolu; il est un moyen, aussi imparfait que nécessaire, pour s'offrir à ce qui, en nous comblant, est cependant d'un autre ordre. J'y accepte, aujourd'hui comme aux premiers temps du christianisme, d'y suivre Jésus-Christ seul, parce que lui seul remporte la victoire à laquelle tous aspirent, mais sans pouvoir ou vouloir reconnaître encore qu'elle n'est qu'en Lui.

Ce serait manquer aux besoins spirituels les plus pressants que de nous refuser d'en venir là où la liberté de l'homme est confrontée à la croix du Christ. Mais d'avoir senti la nature de ces besoins doit permettre de le faire avec justesse et tact. Combien de spirituels, hélas! risquent d'utiliser la croix du Christ pour ne pas bouger des positions acquises! Ils la naturalisent, peut-on dire, faisant d'elle une arme de défense, non le levier qui peut encore soulever le monde.

Au contraire, à ceux qui la mettent au centre d'eux-mêmes et des choses, elle permet de renouveler une fois de plus le style de la vie spirituelle et de donner réponse à ces besoins mêmes qu'en apparence elle contrariait. Parce qu'elle conduit à la Résurrection, elle fait découvrir, mais sur un autre plan, l'unité à laquelle nous aspirions. Indiquons au moins quelques traits de cette vie spirituelle, telle qu'elle paraît se dessiner en notre temps.

D'abord son exigence s'est étendue. Nous avons tous besoin d'une vie spirituelle, disons-nous : nous tous, c'est-à-dire nous, laïcs, prêtres, religieux qui avons ceci de particulier : quelle que soit notre vocation dans l'Église, c'est en plein monde qu'elle doit se réaliser. De ce fait, elle vise à créer un style de vie plus simple, plus souple, plus réaliste. Non qu'elle rejette les moyens traditionnels; mais ceux-ci, conçus pour des êtres vivant loin du monde, risquent, appliqués tels quels par des êtres vivant dans le

monde, d'être un handicap et d'empêcher le plus grand bien. La prière elle-même, aussi nécessaire que jamais, doit pourtant se désencombrer pour aller à l'essentiel. C'est pourquoi, c'est à travers l'exigence du travail et du profane, dans le conditionnement concret de notre liberté, dans l'inattendu des circonstances, dans les souffrances du milieu, que la vie spirituelle cherche les moyens pratiques d'exercer la perte de soi-même qui, en quelque situation que ce soit, peut seule ouvrir à l'action de Dieu. Pour se garder du danger toujours menaçant d'entretenir en soi l'équivoque du monde qu'il ne faut pas aimer, une telle vie spirituelle ne doit avoir d'autre fondement que l'essentiel : une intelligence toujours plus exacte du mystère de la mort et de la résurrection du Christ. Elle seule assure à nos engagements le détachement le plus intime et le plus universel qui interdit de s'appesantir sur ses succès ou ses échecs présents, mais apprend à passer, n'attendant de triomphe que du Christ ressuscité. En pratique, c'est dans l'acceptation quotidienne des dimensions de l'Église et de son mystère caché au monde que s'accomplit ce dépassement de foi, par lequel nous ne la jugeons plus extérieure à nous, pour la condamner ou l'exalter, mais où nous nous regardons nous-mêmes avec tous ses membres répandus sur terre comme des voyageurs engagés, non seulement au-delà d'eux-mêmes, mais bien au-delà de l'histoire et de la communauté présente.

Quelle sera la sainteté de demain ? Nous l'ignorons. C'est Dieu qui donne à chaque génération les saints dont elle a besoin. Leur éclosion est imprévisible. S'il ne nous appartient pas d'en fixer d'avance le type, il nous revient pourtant de préparer la terre où il éclôt. C'est pourquoi nous avons analysé les éléments dont paraît avoir besoin la vie spirituelle de nos jours. Sur eux Dieu fera descendre, s'il veut, le feu de l'Esprit pour s'y manifester en une nouvelle Pentecôte.

III

A CES BESOINS, QUE RÉPOND LA LITURGIE ?

Reste, ces besoins mieux connus, à engager le dialogue avec la liturgie. Ce dialogue est l'œuvre de tout le Congrès et de ses suites. Peut-être est-il bon d'en déterminer les frontières et la direction, pour le rendre profitable.

L'admirable, d'abord, est qu'il soit possible. L'eût-il été, il y a trente ou quarante ans ? La liturgie n'apparaissait à beaucoup qu'un ensemble de rites extérieurs et de cérémonies compliquées. Celui qui, engagé dans l'action, cherchait une vie spirituelle à la hauteur de ses exigences, ne trouvait pas dans la liturgie la réponse à ses besoins profonds. On mesure le chemin parcouru. La liturgie commence à se présenter au grand nombre sous son jour vrai : l'action rédemptrice, en tant qu'elle nous est présente aujourd'hui dans l'Église sous les signes sacramentaires et selon les rites traditionnels, la « source première » de l'esprit et de la vie chrétienne. Le divorce disparaît, au plus grand avantage de la liturgie et de la vie spirituelle. Sans la régulation de la liturgie, la vie spirituelle s'appauvrit, dévie ou s'enlise. Sans la vie spirituelle, la vie liturgique devient un formalisme.

Faut-il pour autant, allant d'un excès à l'autre, tout attendre de la liturgie pour répondre aux besoins de vie spirituelle ? Il fut un temps, celui des origines chrétiennes, où l'on ne se souciait pas de telles distinctions. Tout était vécu dans l'unité de l'enfance. C'était le temps de la première Église de Jérusalem. Mais nous savons bien que si cette société des premiers chrétiens, où tout était commun, demeure un idéal pour tous ceux qui dans la suite se souciaient de perfection évangélique, il est impossible d'en retrouver le jaillissement. La vie est en avant, pas en arrière. Il n'y a pas plus à le regretter qu'on ne doit regretter de n'être plus un enfant.

Bien plutôt faut-il assumer le passé de l'Église. Des dissociations se sont faites. Aux historiens de nous dire comment; aux philosophes et aux théologiens de réfléchir

pour montrer les enrichissements que, malgré les pertes, elles apportèrent. De tels travaux seraient précieux pour éclairer le dialogue entrepris. Les quelques articles parus dans le numéro de *La Maison-Dieu* préparatoire au Congrès¹ sont, de ce point de vue, précieux. Les choses n'y paraissent pas si simples que l'imagination nous les présente. Le mouvement monastique par exemple, que d'instinct nous lions au mouvement liturgique, se trouve être d'abord une revendication de vie personnelle devant des formes qui déjà se sclérosaient. De même, à d'autres âges, dans la mesure où la liturgie devient pour les fidèles un monde imperméable, le peuple qui a besoin de vivre fait éclore des dévotions et ceux qui aspirent à une vie spirituelle cherchent sur d'autres routes les nourritures fortes dont ils ont besoin. L'essentiel demeure : l'acte du Christ en dehors duquel il n'y a pas de sainteté, mais ce qui l'entoure n'aide plus à garder l'unité dans la vie profonde.

Peut-être, pour éviter dans le dialogue qui s'engage le durcissement des positions toutes faites, pourrions-nous distinguer dans cette grande histoire deux mouvements inverses l'un de l'autre, mais dont aucun ne doit être sacrifié à l'autre. D'un côté, le mouvement ascendant de la vie spirituelle, celui que nous avons décrit, qui part des profondeurs de l'homme pour le disposer aux dons de Dieu et les accueillir, d'un cœur de plus en plus ouvert, quand il les a une première fois reçus. C'est le mouvement naturel de l'homme religieux qui s'ouvre vers la grâce. De l'autre, le mouvement descendant de la liturgie, par lequel Dieu qui a l'initiative se communique à l'homme dans le mystère de Jésus-Christ et à travers l'Église par le moyen des sacrements. Ne cherchons ni à comparer ni à opposer. C'est dans la mesure où ces deux mouvements sont admis dans leur complémentarité par un même homme que celui-ci assure à sa vie spirituelle solidité et structure : on ne se prend soi-même que pour se laisser saisir.

Aussi, avant de demander à la liturgie de s'adapter à nos besoins, il faudrait d'abord, dans la mesure où nos besoins spirituels se font sentir, l'accepter comme un donné,

1. *La Maison-Dieu*, n° 69 (1^{er} trimestre 1962) : *Liturgie et Vie spirituelle*, I.

l'accepter telle que la vie de l'Église nous la transmet. Autant une vie spirituelle doit se soucier de s'adapter, parce qu'elle vient de l'homme et s'insère dans un contexte de vie particulière, autant la liturgie doit d'abord se soucier d'être elle-même, participation au mystère de Dieu, dans lequel l'homme n'entrera jamais de plain-pied. Quelles que soient les adaptations dont on puisse rêver, — et on peut en rêver beaucoup —, il y a un invariant qui ne s'adaptera jamais à l'homme, mais auquel bien plutôt l'homme doit avec amour s'adapter, c'est précisément ce mystère de Dieu qui, sous les signes de notre vie terrestre, nous est communiqué dans sa réalité. C'est d'ailleurs dans la mesure où la liturgie garde ce sens du mystère qu'elle apporte à la vie spirituelle la nourriture dont celle-ci a besoin, tandis que, de son côté, le développement de la vie spirituelle dispose à mieux recevoir le mystère. Il faut le reconnaître d'abord : il y a des adaptations qui seraient des trahisons.

C'est dans la mesure où nous irons au cœur de la liturgie pour recevoir ce qu'elle apporte que nous serons à l'aise pour engager, sur le plan des adaptations, le dialogue qui convient. Nous ne serons pas étonnés qu'une initiation, — une culture — soit nécessaire pour entrer dans son mystère. Elle s'impose également à tous, au savant comme à l'illettré, et, quelles que puissent être les modifications que connaissent un jour les rites liturgiques, elle s'imposera toujours. Mais il ne faut pas confondre cette culture divine et ce qui n'est que culture humaine. La présence qu'assure la liturgie doit pouvoir être reconnue et entendu l'appel qu'elle nous adresse. Or les signes qu'elle emploie ne sont plus directement signifiants. Bien qu'ils contiennent la grâce, sans laquelle il n'est pas de vie spirituelle, ils n'apparaissent plus aux yeux de la foule immédiatement porteurs de vie spirituelle. Une barrière semble s'être dressée, non plus celle de l'invisible que seul le progrès de la foi permet de reconnaître et de passer, mais une autre, celle des mots, des gestes, des cérémonies qui devraient nous aider à nous réjouir de la présence de l'éternité parmi nous et qui demeurent un langage admis avec respect, mais fermé.

Seuls, ici, les faits peuvent parler. Interrogeons le laïc. Que dit-il ? Il va à la liturgie, parce qu'il a besoin de la vie que seule donne l'Église, mais il demeure souvent étranger

à un spectacle et à des rites qu'il ne comprend pas. Il se fait l'effet d'être relégué hors du monde des initiés. Parce qu'il a la foi, il accepte, mais il est arrêté par la manière. Le prêtre trouve-t-il, plus que le laïc, dans la liturgie une source de vie spirituelle ? Sans doute, si l'on allait au fond des choses, on constaterait qu'il est bien proche du premier. Il y a souvent dans son culte de la liturgie plus de ponctualité que d'intime et savoureuse assimilation.

Chez tous, un malaise subsiste. On voudrait trouver dans la vie liturgique un élément directement assimilable pour répondre à ces besoins spirituels que nous avons dits. Comment faire pour que la liturgie dont on ne doute pas qu'elle nous installe au cœur du mystère « passe » en l'homme auquel elle est destinée et exerce son action fécondante sur tous, laïcs, prêtres ou religieux ? Comment faire pour que l'homme de notre temps ne soit pas arrêté par une expression et par un style qui portent la marque des âges antérieurs et qui ne répondent plus à sa culture ?

Telle est, me semble-t-il, la question que la vie spirituelle pose à la liturgie. C'est une question de culture humaine à mettre en place. Dans la recherche de la réponse, il y a quelques principes qu'il ne faudrait jamais oublier. Leur rappel nous servira de conclusion.

Il faut d'abord éviter les oppositions stériles. Nous avons parlé entre liturgie et vie spirituelle d'opposition dialectique. C'est dire que l'une ne va pas sans l'autre et que l'oubli de l'une ne peut se faire qu'au détriment de l'autre. Ni la liturgie ne suffit à tout, ni la vie spirituelle ne doit faire à la liturgie que la part congrue, celle dont on ne peut se passer. Une fécondation mutuelle est nécessaire.

Il ne faut pas davantage chercher une synthèse toute faite et valable pour tous les temps. Les vocations sont diverses, les besoins varient avec les époques. Un équilibre doit être trouvé par chacun, non imposé du dehors. Un laïc engagé a besoin d'une vie profonde, fécondée par les sources liturgiques, mais il est évident que sa manière ne peut être une simple transposition d'une manière de vivre monastique ou cléricale. Il y a des rythmes de vie qu'il faut respecter. De même, on ne saurait transporter tels quels dans la vie apostolique les usages de la vie du cloître. Il ne faut pas copier, mais créer. Même dans les types de vie commune au cours

de la vie de l'Église, il y a eu les solutions les plus variées. Il faut respecter cette variété, elle est une richesse.

Cette recherche doit se faire aussi dans un grand respect de l'action du Saint-Esprit. Il s'agit ici de vie spirituelle. Or, s'il est une chose que l'expérience apprend, c'est qu'on n'enferme pas le Saint-Esprit dans une manière de faire. Les conseils, les méthodes, les règles sont utiles, mais à leur place, comme une aide et un moyen. Les spirituels, plus d'une fois, se sont plaints des contraintes imposées par des directeurs bien intentionnés, mais maladroits. Pareille contrainte peut se retrouver dans nos initiatives liturgiques. N'y a-t-il que marque d'individualisme dans la plainte de certains : laissez-nous prier en paix ? Plus encore que l'innovation, importe la manière de la présenter. Elle ne doit pas être un embrigadement. Autrement, on tombe dans la recette, le slogan, qui sont la tentation de tant d'apôtres pressés, qui imposent leurs formules à la liberté de l'Esprit.

Enfin, nos essais de synthèse entre liturgie et vie spirituelle doivent se faire, selon le mot de saint Paul, dans « un esprit d'éternité ». Quoi que nous fassions, nous sommes dans une Église en marche. L'un des buts de la liturgie est de nous faire vivre dans cette vérité : nous passons et nous emportons le monde avec nous. La liturgie, vécue spirituellement, doit laisser en nous un vide, un creux, un appel, une insatisfaction, l'insatisfaction du désir qui, au-delà des signes, aspire à la réalité. Il n'est pas possible en un sens qu'une vraie liturgie comble présentement nos besoins. Elle ne joue son rôle au contraire que dans la mesure où elle les avive, la liturgie de la terre n'étant qu'une image de la céleste.

JEAN LAPLACE, S. J.